LETTRE DU MÊME AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Dans une dernière lettre, le R. P. PETITOT nous apprend que l'excès de fatigue l'a obligé de se mettre au lit. Il n'était pas encore rétabli au départ du courrier : la lettre a été écriteau lit et d'une main peu sûre. Les forces cependant commençaient à revenir. Espérons qu'un ouvrier si dévoué, et dont les connaissances sont si précieuses à la mission, ne nous sera point sitôt enlevé. C'est ce que chacun de ses confrères et de ses lecteurs demandera instamment à Dieu par l'intercession de Marie immaculée.

Fort Good-Hope, 16 septembre 1869.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je vous écris encore une fois de mon lit; décidément la maladie s'acharne sur mon corps déjà si faible naturellement et si affaibli encore par des rechutes que je ne compte plus. Gloire à Dieu ! que la sainte volonté de Dieu soit faite et non la mienne !

J'ai quitté la Providence le 31 août, suis arrivé à fort Simpson le 2 septembre, et l'ai quitté aussitôt pour me rendre à ma chère résidence de Good-Hope, dont j'étais séparé depuis plus de huit mois, et après laquelle je soupirais. J'ai manqué ne point la revoir. A la suite d'un nouvel effort fait en cours de voyage, j'avais été assez chétif à la Providence, malgré les bons soins dont j'étais l'objet. Après mon départ du fort Simpson, j'éprouvai tout à coup, durant la nuit, une violente crise nerveuse au cœur. Je serrai davantage ma ceinture, m'efforçant de produire une pression du côté droit au-dessus des côtes;

cette crise passa, mais je dus demeurer couché dans la barque.

Arrivés tout près d'un gros rapide, les sauvages, qui seuls composaient l'équipage de cette barque, et qui étaient au nombre de vingt et un, manifestèrent tout d'un coup un affreux complot. Ils voulurent me jeter dans le rapide. C'étaient presque tous des infidèles et des Peaux-de-lièvre. Ils se plaignaient de ce que les prêtres étaient la cause des maladies et de la mortalité qui les décime, et dont le début, disaient-ils, coïncide avec mon arrivée dans le pays. Leur intention, après ce beau coup, était de faire subir le même sort au cher P. SÉGUIN, au Fr. KEARNEY, puis de gagner les forêts. Déjà ce printemps ils avaient comploté pour la destruction de Good-Hope et de tous les blancs ; ils avaient accusé le R. P. SÉGUIN de vouloir les empoisonner. Voyez ici les conséquences des paroles perfides et insidieuses de nos frères séparés, les protestants, commis de la Compagnie.

J'écoutai jusqu'au bout sans montrer ni frayeur ni colère ; puis, quand j'eus saisi toutes les ficelles de ce complot, quand les meurtriers se levaient pour me saisir, moi seul contre vingt et un, malade et à bout de forces, je me levai à mon tour et leur criai qu'ils pouvaient faire de moi ce qu'ils voulaient, que je ne redoutais pas de mourir en de telles circonstances, que je donnais volontiers ma vie pour eux, s'ils pensaient que mon trépas pût leur procurer la santé et une longue existence ; mais que je craignais bien que ce crime ne servît qu'à allumer contre eux la colère de Dieu; toutefois que je ne cessais pas de les aimer, que mon dernier cri serait : « Je vous aime, » et que je leur prouverais encore mon amour en priant pour eux lorsque je serais au pied du trône de mon juge. « Et maintenant, concluai-je, j'ai dit ; ne craignez pas, je ne me défendrai pas. Agissez si vous le voulez. »

Cette sortie les déconcerta tellement, qu'ils se morfondirent en dénégations et en protestations de respect, l'excuse des lâches. Mais ils remirent l'exécution de leur dessein à la nuit : « Maintenant qu'il nous a compris, dirent-ils, il faut pour notre sauvegarde qu'il y passe, sans quoi il nous vendra à ses compatriotes, et les blancs nous tueront. »

Inutile de dire que je ne dormis pas cette nuit : nous allions à la dérive, par un temps froid et brumeux ; les quatre plus forcenés veillaient pour l'exécution de leur dessein. Parmi les autres, les uns témoignaient de la pitié, mais la crainte de leurs collègues paralysait leur énergie. Un seul, un seul eut assez de courage pour dire : « Votre projet me fait le cœur malade, j'en ai la tête broyée ; jamais je n'y prendrai part. » Il s'enveloppa dans son manteau, et il se coucha pour ne point me voir mourir.

Pendant toute la nuit je priai Dieu et la bonne Vierge de ne point permettre qu'un si grand crime s'accomplît. Je déroulai tout le temps mon chapelet. Mais je m'étais préparé à la mort et étais joyeux, oh ! bien joyeux de mourir martyr. Je n'en étais pas digne.

Après avoir bu force rasades de thé chaud, de la réglisse et du sucre, etc., pour se faire le cœur fort, disaient-ils, mes Peaux-de-lièvre, voyant que je m'obstinais à ne pas dormir, n'eurent pas le courage d'exécuter leur plan. Ils étaient vingt et un contre un seul, eh bien, ils avaient besoin de la nuit et de mon sommeil pour avoir du courage. Jusqu'au jour ils s'excitèrent ; un mot, un sourire de ma part les retenait aussitôt (car j'évitais avec soin de leur donner à entendre que je me méfiais d'eux depuis qu'ils m'avaient donné l'assurance qu'ils ne méditaient rien contre moi).

Le jour venu, ils se dirent qu'ils me jetteraient dans un autre rapide peu distant de Good-Hope, et ils se fai-

saient par avance le partage de mes dépouilles. En ce lieu encore le cœur leur manqua, et j'arrivai sain et sauf, sous le couvert de Notre-Dame de Bonne-Espérance, ma protectrice dans cette occurrence.

Alors ce furent des plans de nous tuer tous les trois, le P. SÉGUIN, le Fr. KEARNEY et moi. Rien de cela ne fut exécuté ; et après avoir comploté tout l'hiver et tout l'été derniers, après avoir eu les meilleures occasions de réaliser leur dessein, ils n'osèrent rien tenter ; nous en sommes sortis sans une égratignure. C'est ce qui donne une idée du courage de nos Peaux-Rouges, mais cela prouve en même temps que ce n'est pas la méchanceté qui leur fait défaut. Que Dieu ait pitié d'eux et leur pardonne comme je le fais de tout mon cœur! Que Dieu veuille changer le cœur de ces pauvres enfants !

Inutile de vous dire, mon très-révérend Père, que j'ai dû m'aliter dès mon arrivée ici. Voilà dix jours que je suis couché, et je commence à peine à prendre un peu de forces.

Un nouveau ministre nous arrive ; un autre est allé chez les Esquimaux, où les recommandations des commis anglais l'accompagnent et le protégent ; un troisième est allé quêter en Angleterre et publier un ouvrage sur nos contrées. Tout cela me donne la fièvre. Ah ! si j'avais des forces ! Si j'étais un François Xavier !... Ces ministres nous supplanteront-ils ? Après avoir à peine suivi les traces de notre croix, iront-ils se vanter d'être les pionniers de l'Evangile à la face du monde ? pourront-ils nous jeter la pierre et nous dire que nous sommes les ennemis de la lumière ?...

Je me jette aux pieds de Votre Paternité, la priant de me bénir..., etc.

PETITOT, O. M. I.